FRC 4 33402

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

Case FRC 96082

DISCOURS

Du Représentant du Peuple VERNIER,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES ANCIENS,

Prononcé dans la Séance du premier Pluviôse, an IV de la République française.

Citoyens-Représentans,

Il suffit à l'homme de sentir la dignité de son être pour chérir & idolâtrer la liberté; s'il est vraiment épris de ses charmes & pénétré de ses avantages, il vouera une haine éternelle au despotisme, à la tyrannie, à la royauté.

THE NEWBERRY LIBRARY

Quoi que puissent dire ou penser de vils esclaves, ou de perfides détracteurs, l'homme sent qu'il est né libre, que lui seul, pour son propre intérêt, peut mettre des bornes à son indépendance, que nul être de son espèce n'a droit de l'asservir, ou de lui imposer un joug involontaire.

Cependant, jeté depuis des siècles dans un esclavage héréditaire, sans nul espoir de briser ses chaînes, combien doit lui être chère l'époque mémorable où il est rentré dans tous ses droits, l'époque heureuse où il a reconquis sa liberté, ce bien sans lequel tous les autres ne nous offrent que des jouissances trompeuses & apparentes, ce bien sans lequel des ames vraiment grandes & sublimes végètent dans une perpétuelle contrainte, & ne peuvent goûter de jouissances pures & durables !

C'est ce brillant succès, c'est cette victoire éclatante que vous êtes appelés à célébrer en ce jour, vous vous en imposâtes l'obligation par la loi du 18 floréal an III, confirmée & renouvelée par celle du 23 du mois dernier ; c'est au nom de tous les Français, dont vous êtes les représentans, qu'aujourd'hui vous devez jurer une haine éternelle à la royauté, faire serment de proscrire à jamais de la France les rois, les monarques & tous téméraires qui, à quelque titre que ce puisse être, oseroient tenter d'usurper parmi nous la tyrannie.

Par une suite de nos principes, nous laisserons les autres gouvernemens vivre en paix sous ceux qu'il leur a plu d'adopter. Tout ce que nous dirons ne sera donc relatif qu'à la France.

La manifestation de ces sentimens, *déja gravés dans vos cœurs*, est pour vous un besoin plutôt qu'une obligation ; la véritable joie éclate malgré nous, ses élans nous trahissent : livrons-nous donc sans réserve à ses doux transports.

Il n'est point de fête plus digne d'un peuple souverain,

que celle qui retrace à sa mémoire les événemens qui lui assurent, pour les temps à venir, sa liberté, sa souveraineté & son indépendance.

Les publicistes ont judicieusement observé que les révolutions qui ont agité précédemment certaines parties du globe, ont été en quelque sorte nulles pour les intérêts généraux de l'humanité, qu'elles se bornoient seulement à déplacer quelques individus, ou à changer quelques mesures partielles, mais qu'elles n'atteignoient pas les principes, & qu'elles finissoient par se confondre dans la masse journalière des évenemens; celle que nous célébrons aujourd'hui, est entière & complette : elle a pour base la nature elle-même, & les principes d'une justice éternelle & immuable.

Une révolution proprement dite, est le combat de la raison contre les préjugés, des passions généreuses contre l'egoïsme & toutes les passions basses & abjectes, de l'enthousiasme sacré de la liberté contre le fanatisme, la tyrannie, l'orgueil & la superstition.

Ses effets sont de rendre l'homme à lui-même, au bonheur, à sa première dignité, de le rétablir dans son indépendance primitive, de le laisser libre de vivre sous les lois qu'il a consenties & adoptées; telle est la révolution que nous allons jurer de maintenir.

Un des plus grands obstacles aux succès des révolutions, est de ne pas assez faire connoître aux peuples les principes sublimes & lumineux dont elles découlent, l'enthousiasme qui doit les produire, & les vertus qui peuvent les maintenir; contribuons à les éclairer.

Si la statue de la liberté ne peut être élevée que par les mains de la hardiesse & du courage, il n'appartient qu'à la sagesse de l'asseoir sur ses véritables bases; ce n'est que quand elle est solidement établie & posée, que l'on peut bien connoître les avantages incalculables qu'elle nous offre.

Aujourd'hui, tous les citoyens Français (si l'on en excepte les hommes prévenus), connoissent leurs droits & leurs prérogatives ; mais connoître & sentir sont deux choses totalement distinctes : c'est principalement le sentiment qu'il faut exciter & nourrir ; c'est dans le sentiment autant que dans l'opinion, que réside l'esprit public.

La malveillance se complaît à faire des peintures malheureusement trop vraies, mais souvent exagérées, des désastres momentanés & inévitables qu'entraîne une révolution ; on ne veut pas considérer qu'une liberté conquise dans le foyer même de la tyrannie, dans un pays où il faut détruire tous les préjugés, combattre & heurter toutes les passions, dans un pays qui passe violemment de la servitude à un état d'indépendance, devoit nécessairement produire des chocs, des résistances, des haines & des débats : hélas ! on ne le sait que trop, la vertu même a ses excès & ses dangers.

Quelque grands que soient les maux que la fatalité, que l'enchaînement des circonstances nous aient fait éprouver, qu'ont-ils de comparable aux charmes & aux avantages de la liberté, à l'avilissement, à l'opprobre & aux malheurs attachés à la servitude dont elle nous délivre ? qu'ont-ils de comparable à la prospérité qui n'attend, pour éclore, que la maturité des fruits de notre sagesse, à la gloire qui doit couronner tous nos travaux par le maintien & l'affermissement d'une Constitution vraiment républicaine, d'une Constitution une & indivisible dans ses bases, dans ses principes & dans ses effets ?

C'est sous ces différens points de vue que nous devons considérer notre révolution, & le serment solemnel que nous allons bientôt confirmer en lançant l'anathême républicain contre la royauté & contre toute espèce de tyrannie, en nous livrant sans réserve au saint enthousiasme qu'inspire la liberté.

Liberté chérie ! divinité des grandes ames ! quels mortels

ſont dignes de ton culte ? quels ſont les êtres aſſez privilégiés pour goûter tous tes charmes & connoître tous tes avantages ? Daigne inſpirer & animer tous les citoyens français ; reçois par mon organe leurs vœux & leurs hommages, rends-les dignes de te préſenter leurs offrandes, ne permets pas qu'ils te confondent avec la licence, ne ſouffre pas qu'ils profanent ton temple & qu'ils ſouillent tes autels.

C'eſt toi qui, élevant l'homme au plus haut point de bonheur & de gloire où il puiſſe prétendre, le rend à lui-même, à ſa dignité première, à toute ſon indépendance.

C'eſt toi qui lui apprends que cette raiſon ſublime qui lui donne une prééminence ſi marquée ſur tout ce qui exiſte, eſt une portion d'eſſence divine, une émanation directe de cet Etre ſuprême, incréé, qui a précédé tous les temps, & qui doit leur ſurvivre, de cet eſprit univerſel, de cet eſprit créateur & conſervateur qui dirige infailliblement tous les êtres à leur fin, qui anime l'univers, qui eſt répandu dans toutes ſes parties, & qui ſe reproduira dans l'éternité même.

De ces idées vraies & ſublimes, tu le conduis par degrés à des conſéquences non moins irréſiſtibles ; tu lui apprends qu'il ne doit jamais ſouffrir que la dignité de ſon être ſoit dégradée par la ſervitude & l'eſclavage ; que celui qui eſt né pour la liberté & l'indépendance, ne doit pas être aſſervi ; qu'il n'eſt rien qu'il ne doive tenter ou ſacrifier pour maintenir les dons précieux qu'il tient de la nature, & la prééminence qui lui eſt acquiſe.

C'eſt toi qui répands la vraie lumière : tu ramènes l'homme aux principes des choſes, tu diſſipes les ténèbres qui l'environnent, tu arraches d'une main hardie le bandeau de l'erreur qui, depuis tant de ſiècles, couvre ſes yeux ; tu lui fais connoître ce qu'il eſt, ce qu'il doit être, ce qu'il peut prétendre ; enivré de tes charmes, éclairé de ton flambeau il ne craint plus de s'égarer.

C'eſt toi qui inſpires à l'homme l'amour de la véritable gloire, celle d'être utile à l humanité, à ſes ſemblables, à ſon pays, à ſa patrie; animé de ton feu divin, il ne voit rien de grand dans l'univers que le ſalut public.

C'eſt toi qui transformes en héros nos généreux défenſeurs : ils combattent ſous tes enſeignes; faut-il donc s'étonner de leurs ſuccès? faut-il s'étonner s'ils forcent nos ennemis même à les admirer en ſilence? Tu leur donnes ce courage, cette intrépidité qui n'appartiennent qu'aux hommes libres; ils déjouent avec audace les profondes combinaiſons des tyrans coaliſés; & tandis que leurs tacticiens méditent & calculent froidement le ſuccès d'une entrepriſe, tu as déja déconcerté leurs aſtucieux projets, & placé nos ſoldats triomphans ſur le char de la victoire.

C'eſt toi qui as communiqué à nos républicains, à nos collègues, à nos fonctionnaires publics, à ces cœurs brûlans du plus pur & du plus ardent patriotiſme, cette conſtance, cette énergie qui les a rendus libres au milieu des fers dont la perfidie avoit chargé leurs mains, & dont la tyrannie ſe flattoit d'abuſer.

Ce qui annoblit ton culte, ce ſont les récompenſes mêmes que tu promets à tes adorateurs; tu ne leur offres ni les tréſors, ni l'abondance, ni la domination, ni l'empire; au milieu des orages, des périls ſans nombre, des dangers de toute eſpèce, tu te contentes de leur montrer en perſpective la vertu, l'eſtime des ames honnêtes & le bonheur de leurs ſemblables. Tel eſt le prix glorieux que tu attaches à leur ſollicitude, à leurs travaux; tels ſont les bienfaits & les récompenſes qui les décident au ſacrifice de leurs plus tendres & de leurs plus chers intérêts.

Tes ſectateurs jouiſſent délicieuſement de la plénitude de leur exiſtence & de tous les droits que l'humanité eſt fondée à réclamer; ils peuvent ſe dire à eux-mêmes : nous ſommes libres, nous n'obéiſſons qu'à nos propres lois; nous ſommes ſouverains, car nous ne ſommes régis & gouvernés

que par notre propre volonté ; nous ne voyons autour de nous que les doux effets de l'union, de la fraternité, de l'égalité ; nous jouissons de tous ces avantages sous la protection d'un gouvernement tutélaire, d'un gouvernement juste, paternel, mais ferme, qui saura conserver le respect des administrés, sans rien perdre de leur affection.

Si nous avons formé un contrat, il est mutuel & réciproque, il assure le bien de tous ; on nous rend cent fois plus que nous n'avons cédé ; on étend, on agrandit les dons que nous avons reçus de la nature.

Pour mieux sentir la différence, comparons cette manière d'exister à celle d'un esclave rampant & avili : forcé d'obéir à la volonté arbitraire, au caprice d'un maître, d'un despote, d'un tyran, il méconnoît tous ses droits, il dégrade son être, il dévore l'opprobre, & se nourrit de bassesses & d'amertumes ; & pour toute récompense il n'attend le plus souvent que la fortune qui doit dorer ses fers. Quelquefois guidé par une fausse gloire, il n'aspire qu'à se rendre complice de la tyrannie, à se venger sur ses semblables des tourmens, des humiliations qu'il éprouve. En dernier résultat, un coup-d'œil du maître, ou la protection de ceux qui l'approchent, suffisent pour mettre le comble à son avilissement..

L'esclave est insusceptible de ces passions généreuses qui honorent les mortels, qui élèvent leur ame au point de transformer en plaisir les anxiétés, les peines, les tribulations qu'ils éprouvent, j'oserois dire la mort même, car il est doux de mourir pour sa patrie, sur-tout dans l'idée de lui rendre sa mort utile, & dans la certitude de sortir dignement de la vie.

L'esclave possède, mais il ne jouit de rien, ou plutôt il n'est ni propriétaire, ni possesseur ; que peut-il posséder, quand il n'est pas maître de lui-même ? Que sont en effet des propriétés, des possessions que rien ne garantit, qui dépendent totalement du caprice & de la fantaisie d'un tyran,

eſclave lui-même de tout ce qui l'entoure, de tout ce qui l'environne, & qui le plus ſouvent eſt gouverné par des êtres encore plus vils que lui ?

Sous le deſpotiſme, les talens ſont énervés, & le génie ſans reſſort. Au moment où l'écrivain philoſophe veut ſe livrer aux ſublimes élans de ſon génie créateur, & allumer le flambeau qui doit éclairer l'univers, il eſt arrêté par cette idée toujours préſente : je déplairai, j'attirerai ſur moi la haine des lâches & les foudres du deſpotiſme ; ſi j'ai l'audace de ſurmonter ces obſtacles, je ne ſerai ni compris ni entendu par des hommes corrompus, avilis, dégradés, & ce qui eſt pis encore, je ſerai blâmé, perſécuté par ceux même que je voudrois ſervir.

C'eſt ainſi que, ſous le deſpotiſme, la tyrannie & la royauté, tous s'altère & ſe corrompt ; ſous un tel régime, l'homme ne conſerve plus rien *de ſes éminentes prérogatives* ; aſſervi ſous le joug, il ſubit lâchement l'empire que l'on uſurpe ſur lui, ou plutôt il ceſſe d'être vraiment homme.

Depuis long-temps on s'épuiſe en vaines diſputes pour ſavoir quel eſt le gouvernement qui convient le mieux à l'homme ; les auteurs mercenaires qui, ſous les ordres ou l'influence du deſpotiſme, ont écrit pour les rois, pour ces enfans de la tyrannie, de la crainte ou de la force, n'ont pas manqué de prononcer en faveur de la monarchie ; mais les écrivains vertueux, jaloux de leur réputation & des ſuffrages de l'impartiale poſtérité, ont franchement décidé pour la République ; ils ne diffèrent entre eux que par quelques modifications : c'eſt donc avec raiſon que nous avons opté pour cette forme de gouvernement.

L'auteur du *Contrat ſocial* a tenté de déplacer la queſtion, en diſant qu'il s'agiſſoit moins de décider quel gouvernement convenoit le mieux à l'homme, que de ſavoir à quel gouvernement l'homme étoit le plus propre.

Ce n'eſt-là qu'un ſophiſme ſéduiſant & ſpécieux : on peut trancher d'un ſeul coup le nœud gordien.

Le gouvernement qui convient le mieux à l'homme, eſt ſans doute celui qui le fait rentrer dans ſes droits primitifs & inaliénables, qui lui conſerve ſa liberté, ſes prérogatives & ſon indépendance ; c'eſt ſans doute celui qui lui rend plus néceſſaire la pratique de la vertu, qui le force à marcher dans ſes ſentiers ; &, pour tout dire d'un mot, c'eſt celui qui le rapproche davantage du bonheur & de la félicité où l'homme peut aſpirer. A ces traits vous reconnoiſſez la République : auſſi ce gouvernement vous a-t-il paru ſeul digne de fixer votre choix.

On s'appeſantiroit en vain ſur une objection triviale, trop ſouvent adoptée ſur parole & ſans examen, celle de dire qu'un peuple corrompu n'eſt pas fait pour recevoir des lois républicaines.

Nous conviendrons qu'un peuple neuf, ou civiliſé depuis peu, qui tient encore de très-près aux premières lois de la nature, eſt beaucoup plus propre à ſoutenir la vigueur des lois républicaines ; mais la plus grande aptitude des uns n'exclut pas les autres. L'homme, pour avoir été plus long-temps victime de l'uſurpation & de la tyrannie, ſeroit-il donc (quelque ſoit ſa poſition) exclus pour toujours de rentrer dans des droits inaliénables ? Si l'entrepriſe offre de plus grandes difficultés, le ſuccès n'en eſt que plus glorieux.

Si l'homme veut faire uſage de ſa raiſon, de ce régulateur ſuprême, il fait bientôt plier ſes goûts & ſes penchans ſous la loi du devoir ; il ne tarde pas à ſe pénétrer des avantages attachés à ſon indépendance, & par ſon propre intérêt il eſt naturellement ramené à la règle.

Le légiſlateur éclairé qui connoît le but où il doit tendre, qui ſait que ſes lois doivent être adaptées aux temps, aux mœurs, aux circonſtances, les dirige ſous ces différens

points de vue, & bientôt il rappelle les citoyens aux vertus qui forment l'essence des Républiques.

On peut juger de la rapidité du progrès de l'esprit public, & des métamorphoses qui peuvent & qui doivent s'opérer, par les merveilles sans nombre qu'a produites l'enthousiasme sacré de la liberté dans nos généreux défenseurs. Pour quoi désespérerions-nous de voir se réaliser bientôt une semblable révolution dans les mœurs? Elle ne pourroit être, à la vérité, aussi prompte, parce que la morale, toute naturelle qu'elle nous paroisse, a été ce qui a le plus tardé à se perfectionner parmi les hommes; on ne detruit pas aisément des habitudes invétérées, des préjugés d'état, de naissance, d'éducation, quelque ridicules, quelque mal fondés qu'ils puissent être : on n'extirpe pas dans un instant des passions & des vices qui ont jeté de profondes racines. Pour ramener les hommes à la vertu, il faut les convaincre de la maxime adoptée par Rousseau, que la vertu seule peut nous conduire au bonheur; que si par elle on y parvient, il en est plus pur & plus durable; s'il nous manque, elle seule peut nous en consoler.

On comprend aisément qu'en parlant de République, je n'entend préconiser que celle qui vient d'être adoptée & sanctionnée par le peuple français, la République *démocratique, une & indivisible.*

L'aristocratie n'est qu'une domination divisée entre un certain nombre d'individus qui ont l'art de perpétuer entre eux les pouvoirs; le plus souvent le choix ne tombe que sur des gens qui n'ont d'autre mérite que la cabale & l'intrigue. Si le peuple veut choisir d'après sa propre impulsion, & ne se guider que d'après lui-même, alors naissent les conflits, les débats; bientôt l'on en vient aux mains, & le sort des armes décide souvent ce qui ne devoit appartenir qu'à la raison.

Si l'aristocratie est soumise à une caste privilégiée, hé-

réditaire, elle eſt, aux yeux des démocrates, des vrais Républicains, le comble de la folie, de la démence, & le plus révoltant de tous les eſclavages. C'eſt donc avec raiſon que nous avons donné la préférence à la République *démocratique, une & indiviſible.*

Par l'effet de cette démocratie, le peuple jouit de tous les droits qu'il peut exercer dans une population auſſi nombreuſe : il nomme médiatement ou immédiatement ſes repréſentans, ſes adminiſtrateurs, ſes juges, ſes fonctionnaires publics, & tous ſont ſurveillés par une Aſſemblée légiſlative permanente, & un Directoire chargé de l'exécution des lois, qui, ſous cet aſpect, devient l'œil de la République.

On ne manquera pas de rétorquer avec force contre nous l'objection faite ſur les dangers de l'ariſtocratie élective : on nous dira que la démocratie eſt ſujette à des troubles, à des diſſenſions continuelles ; tandis que l'homme n'aſpire qu'à la paix & à la tranquillité, comme au premier de tous les biens.

On pourroit d'abord répondre avec le Palatin de Poſnanie : *J'aime mieux une liberté orageuſe, qu'une ſervitude calme & tranquille.* Dans l'alternative, l'un ſeroit, ſans doute, préférable à l'autre ; mais heureuſement nous ne ſommes pas placés dans la dure poſition de choiſir entre ces deux extrêmes.

Il eſt ſeulement vrai que le Républicain eſt un amant jaloux de ſa liberté, que la crainte de la perdre le rend ombrageux, défiant & ſoupçonneux ; il n'ignore pas que la ſervitude naît dans le ſommeil ; il ignore encore moins que la violation des principes amène néceſſairement la tyrannie.

Il eſt encore vrai que le courage, la fierté, l'orgueil des Républicains leur fait ſupporter impatiemment des lois qu'ils croient injuſtes ; mais il ſeroit dangereux de trop

comprimer de tels sentimens : on énerveroit, on détruiroit les grandes vertus qu'ils peuvent faire éclore ; il suffit donc d'en modérer, d'en tempérer les effets.

Le Législateur, pour prévenir ces inconvéniens & ces dangers, doit principalement s'attacher à rendre sensible aux yeux de tous la nécessité & la justice de la loi ; alors elle trouve autant de défenseurs que de vrais citoyens.

Concluons donc que les dangers d'un gouvernement démocratique sont nuls, ou du moins peu considérables, en comparaison des avantages qu'il présente.

Les effets de la démocratie seroient presque toujours chancelans & incertains, si elle n'avoit pour base l'unité & l'indivisibilité ; c'est par là qu'elle conserve l'union de ses forces, de ses principes, & la célérité dans l'exécution.

On ne peut voir sans admiration les formes administratives de notre République ; elles correspondent toutes à un centre unique & commun ; à ce point central aboutissent tous les fils, au moyen desquels on peut communiquer avec rapidité & uniformité le mouvement & la vie aux différentes parties de l'administration.

C'est en vain qu'on tenteroit de diviser la République en différentes sections, quoiqu'en leur donnant le même régime, & en les assujétissant aux mêmes lois ; ce ne seroit là qu'un beau rêve impossible à réaliser : toutes les précautions que l'on pourroit prendre n'écarteroient pas les lenteurs, les dissonances, les contradictions qui résulteroient dans l'exécution d'une seule & même loi.

On ne peut concevoir l'idée de ces fractions, de ces divisions ; elles correspondroient, ou non, à un centre commun : si elles n'y correspondoient pas, elles formeroient autant d'états distincts & séparés, qui seroient entre eux dans une opposition & une guerre perpétuelle ; si elles répondoient à un centre unique, alors leurs divisions, leurs séparations deviendroient illusoires ; car elles ne représenteroient

que ce que nous avons aujourd'hui. Convenons donc que la République *democratique, une & indivisible*, telle que nous l'avons établie, telle qu'elle a été sanctionnée par tous les Français, est, de tous les gouvernemens, celui qui convient le mieux à notre position topographique, à nos intérêts civils & politiques.

Si le bonheur peut exister sur la terre, c'est dans une République démocratique qu'il doit se rencontrer ; du moins on peut dire que c'est dans un tel gouvernement que l'homme se trouve le plus rapproché de ses droits primitifs, de sa liberté naturelle & de son indépendance.

Déja nous croyons avoir démontré que les ames fortes & élevées ne peuvent goûter de contentemens purs & durables sous le régime de la royauté & de la tyrannie.

Le bonheur de l'homme, sous un gouvernement démocratique, ne se borne pas à une simple négation de peines : il jouit bien réellement & avec plénitude de tous les droits qu'il tient de la nature ; ses propriétés, ses possessions sont assurées sur la garantie de tous, sur une garantie mutuelle & réciproque ; il peut donner un libre cours à son industrie, manifester sans danger ses pensées, ses opinions sous le bouclier de la loi ; il peut se livrer sans réserve au feu de son génie & à l'enthousiasme sacré qu'inspire l'amour de la liberté. S'il rentre en lui-même, il peut se dire avec confiance : je suis aussi libre qu'un homme en société puisse l'être sur la terre, je ne vois autour de moi que des égaux & des frères.

S'il compare le régime sous lequel il vit à tous ceux qui existent dans les quatre parties du monde, il s'applaudit avec orgueil d'avoir fait un tel choix ; sa patrie lui devient plus chère ; il se voue sans réserve à la servir, à la défendre, parce qu'elle renferme tous ses biens & tous les êtres chers à son cœur.

Il y auroit peu de bonne foi ou beaucoup d'inconséquence

à nous opposer les orages qui ont accompagné & qui accompagnent encore la révolution ; on ne peut juger de la beauté du ciel quand l'atmosphère est chargé de nuages : la mer, dans ses bourasques & ses tempêtes, nous offre de belles horreurs, mais on ne jouit que dans le calme de sa majesté imposante. Nous devons donc attendre que la révolution soit bien affermie, qu'elle soit en pleine vigueur, pour juger des heureux effets qu'elle doit produire.

La violence & la durée de la crise sont toujours proportionnées aux maux dont elle doit opérer la guérison salutaire ; nous sommes encore (ne le dissimulons pas) dans cette crise violente : elle touche à sa fin, mais elle n'est pas encore entièrement achevée ; les moyens les plus sûrs & les plus propres d'en abréger le terme & la durée, sont,

De redoubler d'efforts ; plus ils seront grands, plus ils nous seront utiles, plus ils nous épargneront de ces sacrifices partiels qui par leur insuffisance sont presque toujours faits en pure perte :

D'apprendre à nos ennemis de l'intérieur, ces traîtres, ces lâches, ces égoïstes, ces vils esclaves faits pour ramper & porter des chaînes, qu'ils se fatiguent & s'épuisent en vain, que leurs perfides trames seront déjouées, que le génie de la Liberté, de la République, triomphera de leurs brigues & de leurs complots :

De convaincre, par la franchise de nos procédés, nos ennemis du dehors que, sans nous inquiéter des formes de leur gouvernement, sans y prendre aucune part, sans nous y immiscer directement ni indirectement, nous ne changerons jamais celui que nous avons adopté ; que le retour à la royauté est parmi nous impossible, que nous lui avons voué une haine éternelle ; que ce retour ne peut s'opérer que par la destruction & l'anéantissement de tous les Français :

De faire connoître à ces même ennemis toute l'étendue

de nos reſſources, ſoit pour la guerre, ſoit pour les finances ; c'eſt alors ſeulement qu'ils ſe hâteront de demander cette paix qu'ils feignent de deſirer, pour appaiſer les juſtes plaintes des peuples qui leur ſont ſoumis ; ils verront enfin qu'en perpétuant la guerre, ils forceront ces mêmes peuples à remonter à ſon origine & à ſa véritable cauſe.

C'eſt à la paix ſeulement que tout rentrera pleinement dans l'ordre ; c'eſt à la paix que nous verrons nos manufactures reprendre une nouvelle activité, les ſciences & les arts une nouvelle vie. Qu'il me ſoit permis ici d'exprimer tout ce que nous devons à une ſociété diſtinguée, connue ſous le nom *de lycée des arts* ; c'eſt au milieu des orages, du cahos, & des périls les plus réels, qu'elle a eu le courage d'en conſerver le germe, & d'entretenir leur feu ſacré par une émulation qui a ſurmonté tous les obſtacles & les dangers.

C'eſt dans le ſein de la paix & de la tranquillité que nous pourrons ſentir tous les avantages & goûter tous les charmes de la liberté ; c'eſt alors que nos campagnes ſe repeupleront de deux eſpèces de ſages. Les uns, dévoués de bonne heure aux travaux intéreſſans de l'agriculture, regretteront peu le tumulte des villes : les autres, après avoir conſacré leurs premiers âges au ſervice de la patrie, dans les camps & les armées, dans les adminiſtrations ou les fonctions publiques, viendront jouir d'une douce retraite & d'un repos mérité, uniquement occupés dans leur doux loiſir à faire germer l'amour de la patrie, à cultiver la vertu, à jouir de tous les délices de la vie champêtre, en rendant encore leurs derniers momens utiles à la patrie.

C'eſt pour arriver à ce terme heureux, dont nous avons la perſpective prochaine, c'eſt pour conſolider notre conſtitution que nous devons renouveller le ſerment de la maintenir ; c'eſt ſur les débris du trône, c'eſt ſur le tombeau même des rois que nous allons jurer individuellement une haine éternelle à la royauté.

578

Que ceux des citoyens français qui, après avoir prononcé le plus juste, le plus inviolable, le plus sacré de tous les sermens, seroient assez lâches, assez pervers pour l'enfreindre, ou qui, en le prononçant, oseroient braver & outrager le ciel, soient à l'instant frappés de ses foudres vengeresses, ou ne survivent à leur parjure que pour devenir l'horreur & l'opprobre de toutes les nations!

Mais nos craintes & nos vœux sont superflus; tous les citoyens français, à notre exemple, y seront fidèles: alors l'olivier de la paix, le bonheur de nos semblables couronnant nos travaux, nous obtiendrons toute la récompense que nous pouvions attendre; nous pourrons nous flatter de laisser à nos descendans le plus brillant, le plus précieux de tous les héritages, la liberté, l'indépendance assise sur les bases immobiles des droits de l'homme, sur une constitution démocratique, une & indivisible.

Dans cette vue réunissons-nous sincèrement d'esprit & de cœur, & sans retourner sur le passé, sur des évènemens malheureusement inséparables des revolutions, consacrons sous de plus heureux auspices, sous les liens d'une douce fraternité, ce jour solemnel, & tous les temps à venir.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.